

Dominique Fourcade

Celle que je parle le moins

9

Alouettes chantent plusieurs fois la même
Parole de vie et de mort
Dans mes yeux s'épanouissent des sardines pleine mer
Autant qu'
Un vibraphone rangé mordu de lune
Mais s'absente
Une balle de tennis frappée par une raquette
D'où ne revient pas le son le plus arrondi du monde, le plus
 hirondelle du monde
Uniformément important
Ils, acides, des martinets, m'entourent
Stellaires le lointain et le proche
Dans mes yeux d'autres yeux bleu Junon grisolent paleur est
 une loi
Et le champ explose encore d'alouettes
Les décoratives
Et la voile, pas alezane, blanche et sans partenaire comme
 l'enfance, claque, emportée, comme l'enfance, claque,
 nous meut, isolée, nous meut
Ni linceul
Et se lit pour toujours dans les yeux la page
Qu'écrivent des traînées de réacteurs (rosie par le métier caduc
 du couchant)
Inquiète d'une alloverness en train de s'accomplir
La page, le ciel, la page-ciel qui tient autant d'étoiles la nuit
Que le jour

Ces poèmes sont extraits d'un recueil en préparation. Ils portent les numéros qui seront les leurs dans le livre à paraître.

Blancheur est autre que le pur
 Ce qu'il y a de nouveau dans ma vie c'est que
 La page est ciel
 Ainsi constamment se tend se distend la blancheur
 Au prix de la traversée de la page par le vers
 Sans différence pour elle que l'expérience
 D'où tire existence, sa tension, sa blancheur
 La blancheur
 Page
 O réserve géante du ciel plan
 Pleine
 Les rapports seuls sont à fixer
 Par un tenseur le vers
 Vivier des contradictions
 Réserve à l'odeur d'absinthe

Étoiles
 A mesure que fonce le ciel
 Viennent
 Entre deux
 Écart toujours le même et sonore
 Forcissent
 Contre le gong bleu qui s'est forgé pour elles
 Milliards de ricochets de la seule et mobile idée
 Sans accent tonique
 Tout le dispositif demeure
 Après que dévasté par le soleil il a pâli
 Puits inversé de l'amour le plus sombre
 Monopole de la production visage de tous les visages ciel

Lisant sur la vitre qui me sépare du monde tant de cruelles
 années écrit en ronde par un doigt épais et rêveur l'abolissant
 « nous visons à des relations d'une autre sorte avec les grands
 mammifères marins » je distingue non automatique la conti-
 nuité du poème communicateur communicant communicatif
 la réalité sur une roue

Étoiles pas de cage
 Carlingue de fatigue et de chagrin laissant loin New York deux
 que j'aime
 L'aile gauche dans le jour une autre dans la nuit
 D'ouest en est vers rien de face contre la lime d'air avec autant
 de pensée que je puis autant d'amour qu'il en est
 Ici — j'improvise ma vie les ailes déployées dans le mur
 — moi : total de soudures à des points inattendus fragiles mais
 non bizarres lieux d'énergies
 Mes poétiques vers rien

Je vois rien l'intérieur de mon poids un mur
 Du ciel bleu cadré de noir
 Je m'élance
 Encadré de noir
 Je vis un cadre noir dans mon désir dans mon destin d'habiter
 Toutes ces lignes près d'être parallèles ma vie
 (Le ciel à lui-même son hélice)

Ta bonté leur est dérisoire lanière tes servants le malheur les
détache
Mais au cinquième étage dans un trapèze de blancheur j'ai à
dire trente huit ans d'Europe que tu décapites de matin
en matin
Merci Ville de Paris d'avoir doté ma rue d'une benne à ordures
au jouir sans fin
De cet amour de cette horreur de cette rhétorique ville-benne
ma nauséabonde
Cathédrale ambulante pour la prière aérodynamique
Rythme-jouissance durs et bonnes plus sonores que jamais dans
juillet étuvé merci de l'exténuation que tu imposes
d'entrée à mon travail
Un effilé de soie on commence par ne plus avoir de force
La balustrade est à enjamber puis les liens avec le monde ne
s'établissent qu'à partir d'une solitude

D'en face parvient la rythmique d'une machine à écrire (une
Reynolds?) portative occupée sur des pointes façon
Degas il arrive que la dactylographe consente je klaxon-
nais sans un mot depuis des jours je m'impatientai à
s'encadrer dans la fenêtre en soutien-gorge et cuisses,
bleue par platane j'avais raison de m'obséder
Cependant que cinquante sonneries de téléphone zèbrent l'air
qui manque il va pleuvoir ce sera du riz sur le zinc on a
craqué une allumette quelque part
O diesel de musiques rue de n'importe quelle ville avec ton slip
en uranium tu es ma préférée

Ambiance grand tambour liquide (la mer à ne pas nommer) tout
 va par battues ou salves
 Bien audibles les sinusoïdales
 Rafraîchir est l'une des œuvres du monde
 Jeune cœur satiable
 Tout inévitablement

« Je veux dire que la composition ne prend pas corps à partir
 d'une somme d'éléments accumulés, mais justement
 parce que, tour à tour, chaque détail se détache de la
 chose, s'éloigne d'elle, se volatilise, rompt avec l'en-
 semble, part dans un espace ou une dimension autre,
 fonctionnel, et ce, chaque fois, au terme d'un délai fixé
 avec rigueur et sous réserve que la situation soit pour
 cela assez mûre, spécifique. »

Mandelstam sur Dante. Crépite comme du Roach.

Toute cette effusion parkerienne
 Rivés à leur sûreté de soi comme hésitation suprême
 Électrisants ont à s'expliquer avec eux-mêmes tout au long
 qui n'est que pratique de la parole
 Martinets n'échappent pas au destin d'écrivain
 Toute cette saxophonie à la Pollock

Trop

Certaines pages qui mènent au cœur de l'espace-possible disent
la chose si fort que nous sommes contraints d'en arrê-
ter la lecture, une poitrine n'en prend pas plus.

Plongés dans la tendresse NOUS

Tant de fois j'ai dû me détourner de te voir opérer rossignol

Chemise et vent — tout se nomme vous nomme vous exige ce
tout très pâle et violent comme pâleur peut l'être —
personne ne t'a connu ne m'a connu comme quand je
t'ai quitté grelottant d'insomnie et que patrouillaient
timides les camions laitiers

Dublin de l'aube éboué par les mouettes aux ailes mauvaises

Me frôlant

Comme je quittai

Avec encore de ta mousse noire au bord des lèvres

Dublin qui m'as aimé sans fraude et je t'ai aimé à l'aise dans
la réalité enfin déneutralisée

Des rythmes cela s' imagine par creusement cela investit ceux
qui pénètrent et reviennent

Portant j'étais porté anonymes blessées telles des saxophones
Dublin je l'entends toujours tintaient les hanches

Je laboure la terre ulcérante

Deux Masson Steiner leur timbre décision à peine fragmentée
par delà la mer de mica

Très pudiques ayant délicatement désaxé la création

Nous proclamons que l'on peut être aussi fort que Matisse
travaillant chaque jour dans un murmure de réacteurs
au décollage et finir simple

Les miens

Pur rauque pur ce qui s' imagine s'impose

J'entendais un cliquetis je ne voyais pas d'épées
 Immensément distante
 Ma réalité m'accompagnait en vocalisant à bouche fermée
 Lumière les seins à bloc
 Je regardais dans les labours mettre toute chose en place d'un
 geste
 Tout — le contenu d'une main
 Ainsi le réel est un semis
 D'un geste à la volée sans crible
 Mais faut-il que la terre soit préparée et qu'ils aient l'expérience
 Lumière monte-t-elle de la terre
 Ont-ils des larmes les semeurs

Ces deux bracelets de vapeur violette au poignet m'embarrassent fort. Non que leur odeur âcre m'incommode, et je supporte aisément la légère brûlure. Non qu'ils me désignent à l'attention d'autrui, je crois être seul à les voir. Mais je m'interroge. Ai-je suivi quelqu'un que je n'aurais pas dû? Sont-ils la marque d'un châtement? De la grâce?
 Ce n'est ni l'amour ni la mort
 Indice de la brutalité de la fidélité de mes chimères à une réalité qui ne se dérobe pas. Je décide de me porter en avant. Crinière générale et pas de cavalier. J'avais dit : je ne freinerai pas avant le but — oubliant momentanément que je n'avais ni frein, ni but. Un choc sourd, nous rebondissons imperceptiblement, magnifiquement amorti (je vérifie une nouvelle fois que les choses d'en bas et les choses d'en haut sont dans l'attente les unes des autres). N'empêche : les images se sont mises de suite en rétropoussée. Poursuivre ne m'a pas demandé plus d'une seconde d'obstination, les voici distancées, j'arrive à fond sur la terre nue et forte.
 C'était ça la manœuvre décapante
 Enfin avant elles
 Enfin devant elles
 Enfin en avant d'elles pour la méditation corporelle
 Qu'obstruaient les images assourdissantes
 Choses du poème je vous déclare sans titre